COLOMBIE (Du 14 juillet au 15 août 2009)

Départ de Barcelone – Arrivée à Bogota

14 juillet 2009, le plus long de l'histoire - pas que je me sois ennuyé - en termes de veille, de temps écoulé et de distance parcourue. Le 14 juillet commence donc à Barcelone, minuit pile, Flo me saute dessus : « Feliz comple año mon loup ! » Deux heures du matin, Loïs nous dépose à l'aéroport. Sept heures trente, on enregistre les bagages, huit heures trente décollage pour Madrid puis Bogota. Vingt-deux heures, Pascale sabre le champagne dans l'avion et on s'enfile un sandwich en guise de petits-fours. Minuit, on recule de sept cases et il est dix-sept heures, heure locale. Atterrissage à Bogota et la journée continue. Nous arrivons chez Manuel, notre hôte *couchsurfeur* et ouvrons un coteau d'Aix pour fêter ça. Manuel nous embarque dans un bar-boîte où la musique bat son plein et la bière coule à flots. C'est happy-hour, hiphiphip et *bienvenidos* à Bogota. Un petit hamburger-frites nous remplit l'estomac avant de rentrer vers minuit. Fin de 14 juillet, mon anniversaire aura duré trente-et-une heure et ça fait bientôt quarante-huit heures qu'on ne s'est pas posés sur un objet de type matelas.

Bogota

On s'est levés en milieu d'après-midi, mais avec ces histoires de décalage on était debout en début de matinée. La vue de la douche, plongeante sur la plaine de Bogota, est très impressionnante au réveil. Tout comme le petit-déjeuner façon Manuel avec ses *arepas*[1] mozzarella, sa soupe aux œufs pochés, son chocolat chaud inca à la cannelle et sa papaye en tranches. *Despues, se saca el hambre*.

Bogota est immense mais son centre historique « relativement » modeste, la Candelaria. Des petites rues aux maisons coloniales dans la pure tradition hispano-américaine, très colorées avec de nombreuses boiseries travaillées (balcons, fenêtres et volets), abritant souvent un patio entouré d'un balcon et très fleuri. Qui dit quartier historique, dit souvent rues escarpées, et à 2 600 mètres, on sent bien que l'oxygène n'est pas au complet. Nous visitons toutes les églises possibles comme si notre foi s'était soudain révélée par je ne sais quel mécanisme incontrôlé. Nous sommes mercredi matin et partout la messe est dite. Quelle ferveur ! Certains poussent même le vice jusqu'au confessionnal, et il faut voir la file d'attente pour y croire. L'intérieur des églises recèle souvent de petits bijoux comme un plafond en bois sculpté, des dizaines de tableaux sertis de dorures ornant le retable ou un magnifique sol en tommettes géantes. La place Bolivar, sorte de *Zócalo*[2] local, rassemble également de nombreuses prouesses architecturales, au centre desquelles s'étend la place dominée par le célèbre libérateur, et où les vendeurs ambulants côtoient les photographes autorisés, les distributeurs de minutes téléphoniques, chanteurs, pigeons, marchands de graines pour pigeons, et les promeneurs comme nous qui viennent se prélasser sur les immenses marches. Pas très loin, se dresse le palais présidentiel facilement reconnaissable à l'ensemble des gardes, policiers et autres militaires qui ceinturent le lieu. Bogota abrite aussi de nombreux musées dont la gratuité pourrait donner des idées à nos dirigeants. La fondation Botero retient toute notre attention, à raison puisque le bâtiment est magnifique et qu'il héberge une impressionnante collection donnée par l'artiste dont environ 80 chefs-d'œuvre de grands maîtres (ils y sont presque tous), le reste étant sa propre production. Un vrai régal, il est doué ce généreux bonhomme.[3] Un petit régal aussi notre repas composé du plat local le plus typique *el ajiaco*[4] et d'un morceau de *carne a la plancha* avec ses accompagnements maison. Simple mais efficace. Un petit tour en minibus pour retourner à la *casa* et se rendre compte de la densité du trafic et de la capacité des chauffeurs à rouler comme des cinglés : accélérations puissantes et violents freinages se succèdent tout au long du parcours comme si l'objectif était d'envoyer *manu militari* le véhicule au rebus.

[1] *Arepas : Spécialité vénézuélienne et colombienne, l'arepa est un pain de maïs blanc ou jaune, parfois garnie de jambon, de fromage, de viande, d'haricots, d'oeufs, etc.*

[2] *La Plaza de la Constitución, plus communément appelé El Zócalo, est une place de Mexico située dans le cœur du centre historique de la capitale. C'est une des plus grandes places au monde.*

[3] *Les œuvres de la fondation Botero (il suffit de cliquer)*

[4] *L'Ajiaco est LA spécialité de Bogotá*

Villa de Leyva

Deux jours plus tard et un peu recalés, nous commençons notre périple en direction du nord. Entendons-nous bien, en allant vers le nord, nous visons la côte Caraïbe. À peine arrivons-nous à la gare routière qu'un bus nous emporte vers Villa de Leyva. Nous sommes tombés sur un pilote de rallye inconscient qui ne sait sans doute pas lire les panneaux pourtant énormes *Las imprudencias en la via son fatales*. On l'a échappé belle.

A Villa de Leyva, on s'attendait à une grosse fête pour El Dia de la Virgen del Carmen, et on n'a pas été déçus puisque c'est La Semana de la Virgen del Carmen, avec comme point d'orgue la journée du 16. Nous sommes le 16. Villa de Leyva est une petite ville, ancienne et très bien conservée, à l'architecture homogène, dégageant une impression d'authenticité et un charme fou fou fou : rues pavées par de grosses pierres où les talons sont maudits, maisons blanches aux toits de tuiles, aux belles portes en bois, abritant souvent de magnifiques patios, des petits jardins soignés et fleuris. Bien que très animée, la ville conserve un côté paisible et accueillant où il fait bon flâner. Nombreux sont ceux qui viennent célébrer la vierge, nombreux sont ceux qui viennent profiter de l'aubaine pour faire prospérer leur commerce.

Près de la gare routière, sont rassemblés les marchands de chipolatas multicolores à « déguster » avec des petites pommes de terre rissolées. C'est super gras. A tous les coins de rues, sont installés des vendeurs de poulets rôtis, d'*arepas*, de sandwichs ou de hamburgers. Sur la *plazza mayor* se concentre une grosse partie du commerce. D'abord, les fournisseurs de bière, le cœur de la fête (sponsorisée par une célèbre marque jaune – elle a bon dos la Vierge), qui écoulent des quantités astronomiques du matin au soir ; ensuite, les vendeurs de pâtes de fruit, de goyaves et autres sucreries, des marchands de chapeaux, de panchos, de poteries, de tirelires en forme de cochon (code international des petites économies), des stands de jeux type kermesse, et des attractions foraines type manège à rotation manuelle, toboggan gonflable géant ou intraitable rodéo mécanique ; et un stand singulier proposant de soigner tous les maux grâce à la bave d'escargots mutants. Toute la journée, de grosses enceintes diffusent de la musique colombienne.

En début de soirée, au bout de la rue principale, à l'entrée du village, phares, gyrophares et klaxons annoncent l'arrivée très attendue de la procession. En tête de cortège, un pick-up porte la Virgen del Carmen, suivi par des hommes soutenant une sorte de maquette géante de la ville, suivis eux-mêmes par un camion bâché à orchestre, puis de nombreux véhicules, motos et mobylettes. Les piétons se débrouillent pour suivre le cortège sans se faire écraser. La procession termine son parcours devant l'église, sur une place où les gens se rassemblent massivement. Une fanfare dirigée par un personnage « botérolien » entame des standards colombiens entrecoupés d'interventions laconiques psalmodiées du curé local remerciant la Virgen del Carmen pour cette journée merveilleuse placée sous le signe de l'amour, de la paix, du partage et du feu d'artifice coloré qui nous ravit et nous réchauffe le cœur. C'est vrai qu'il a du chien ce feu d'artifice. Au début, on pense qu'ils se moquent du monde avec leurs petites fusées placées au bout de longues perches qu'une bande de vieux propulse à cinquante mètres de haut à mains nues, comme les gosses lancent des pétards. Puis le spectacle prend de l'ampleur avec comme apogée la mise à feu de deux totems ingénieusement préparés par les techniciens pyrotechniques, s'allumant progressivement de bas en haut pour finalement dévoiler au milieu des flammes une peinture de la vierge, fabuleuse apparition. Le final est aussi à la hauteur de la divinité avec son explosion de bruits et de couleurs digne d'un 14 Juillet. Nous sommes quand même le 16… c'est dingue ! La foule se dirige ensuite vers la *plazza mayor* où, dans un tout autre style, un groupe accompagné de trois danseuses de type « bombasses refaites des pieds à la tête se trémoussant inlassablement », distille toutes les musiques sud-américaines, rumba, salsa, cumbia… La bière coule à flots et les corps s'agitent. Ça dansera jusqu'au bout de la nuit.

Villa de Leyva vaut son pesant d'or pour son architecture, son ambiance festive et en même temps paisible, sa population détendue et souriante, mais aussi pour ses alentours. Une petite balade permet d'accéder à *Sagrado Corazon*, une sainte perchée au-dessus de la ville, d'où la vue s'étend sur toute la vallée. Imprenable. Dans la vallée, de nombreux sites à visiter parmi lesquels une maison insolite construite par Octavio Mendosa, un architecte un peu fou. Prenez de la terre crue comme unique matériau de construction, quelques mosaïques pour la décoration, mélangez Barpapapa, Dali et Gaudi, et vous aurez une idée de cette construction géniale.[5]

[5] *Casaterracota* - *Colarte*

Sur le chemin du retour, nous prenons un verre de rouge dans le vignoble local, et c'était une très mauvaise idée sauf pour ceux qui aiment le vinaigre. On a appris plus tard que les Colombiens font du vin pour les Colombiens sans chercher à concurrencer Chiliens ou Français, simplement en respectant les goûts locaux. Et à ce niveau pas de doute, tous les goûts sont dans la nature. A la recherche d'un dîner couleur locale, nous croisons un type qui insiste pour nous faire tester les meilleures *arepas* de toute la région, pleines de fromage dégoulinant et garnies de deux saucisses maison, *muy rico y muy bueno*. Le gars est sympa comme tout, un peu comme un Colombien. On craque aussi sur la sauce exquise, les *patatas crillolitas* et la bonne grosse chipolata, grosse et bonne… Le monsieur assis à côté de nous, c'est justement l'architecte un peu fou. Tout le monde a son grain de folie, le sien se voit peut-être un peu plus. Un peu fou donc, très malin et cultivé, gentil comme un Colombien, et dont l'inspiration se base beaucoup sur les énergies, l'eau, l'air et la Terre. Demain, nous sommes invités à participer à un cours-discussion dans la maison. Je crois surtout qu'il a très envie de revoir Pascale qui lui rappelle un modèle de Modigliani. Sur la place, d'autres groupes se succèdent, musiques et danses plus traditionnelles, façon *campesinos*. Tout le monde danse, jeunes, vieux, étudiants, paysans, papis, mamies… en procédant par petits pas et légers déhanchements. C'est beau à voir. On va se coucher à l'heure des poules car demain c'est randonnée.

Augusto sera notre guide pour l'occasion, et surtout pour éviter de se perdre dans la « *selva* ». C'est pas l'Amazonie mais la végétation est quand même bien dense, tout pousse comme du chiendent en bien plus joli. Impossible de décrire ou de citer toutes les plantes que nous croisons, mais certaines particulièrement singulières méritent quand même quelques lignes. D'abord la *barba del viejo*, une plante grise filandreuse qui pendouille des arbres comme des milliers de guirlandes ternes. Les Aloes géants aux feuilles démesurées et à l'immense fleur fatale. Les épiphytes qui colonisent les arbres comme si elles étaient ses propres fruits. On randonne en plein délire végétal. Le clou du spectacle ? Deux magnifiques cascades dissimulées au cœur de la forêt, accessibles par un chemin non moins dissimulé. C'est là que le guide prend toute sa dimension. L'appel de la douche a eu raison de notre bien-être pour un massage naturel 100 % aquatique. La suite de la randonnée nous conduit au milieu de la rivière bouillonnante, puis dans le lit paisible d'une autre que nous remontons avant de franchir *el salto del angel*, un passage très étroit quasiment suspendu dans le vide, où il faut mettre pendant quelques secondes son vertige dans la poche.

De retour à Villa de Leyva, nous retrouvons la fête de Carmen la vierge, consacrant cette fin de journée à des activités traditionnelles. Nous assistons donc à un défilé de haute couture dédié aux panchos, ainsi qu'à la fin du concours de filage de laine regroupant les meilleures mamies de la région. C'est presque émouvant toutes ces petites vieilles très sérieuses et en même temps fières de montrer leur savoir-faire. Ce soir nous boudons la fête et profitons de l'auberge, du site bucolique et de la cuisine self-service pour confectionner LA salade du chef. Petit bémol à cette paisible soirée, les gringos nord-américains qui n'ont pas encore intégré l'Obamania et pensent toujours en terme de suprématie entre USA et le reste du monde. Et ça s'entend jusqu'à quatre heures du matin.

Barichara

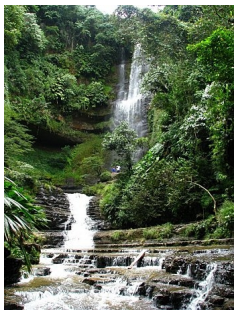
Le trajet vers San Gil nous conforte dans l'idée que les chauffeurs de bus sont tarés. Nous découvrons Barichara à la lueur du soleil couchant, donnant à cette petite ville déjà élue « la plus belle de Colombie » des teintes et une lumière splendides.

20 juillet, *el dia de la independancia*, fête nationale colombienne. Chaque fenêtre est parée d'une *bandera*[6] nationale. Et c'est tout ! Pas de défilé militaire, pas de cérémonie officielle, pas de commémoration solennelle, pas de pétards ni de bal populaire, bref une célébration très sobre. Barichara est posée à flanc de coteau de manière assez pentue, ses rues sont pavées de grandes dalles, les trottoirs sont perchés à cinquante centimètres de hauteur. Toutes les maisons sont conçues sur le même modèle : plain-pied ou un étage, murs blancs, verts sur le premier mètre (tout comme les boiseries extérieures), toits en tuiles d'un rouge orange vif, patios souvent fleuris et ombragés dissimulés sur l'arrière comme autant de jardins secrets. Au niveau unité architecturale, il est difficile de

faire plus homogène. Le village abrite quelques églises assorties au pavement des rues, c'est-à-dire construites dans une roche granitique ocres et selon des plans similaires : un fronton triangulaire et un clocher en façade placé sur la gauche, hébergeant trois cloches.

[6] *Drapeau*

Avant de démarrer la petite balade chaudement recommandée par « Gros Malin[7]», notre guide de voyage par défaut, nous visitons le cimetière, sorte de jardin fleuri, soigneusement entretenu, engazonné, arboré, presque joyeux, presque vivant. Ça donnerait quasiment envie de s'y faire enterrer. La balade s'appelle *El Camino Real*. Elle suit un ancien sentier muletier entièrement pavé et relie Barichara au petit village de Guane, à la manière d'un chemin précolombien. Nous marchons au milieu d'une végétation étonnante où les plante semblent sorties d'une manipulation génétique. A chaque pas nous croisons papillons et oiseaux multicolores, très beaux mais réfractaires à l'objectif. Qu'à cela ne tienne, nous atteignons Guane après deux heures de marche en plein cagnard, à deux doigts de la déshydratation complète. Pascale choisit la *chicha*, mystérieuse boisson fermentée à base de maïs pour réhydrater son corps desséché. Quelle mauvaise idée, c'est vraiment pas très bon ! Un avant-goût pas désagréable et puis très vite cet arrière-goût immonde et rémanent de vomi. On l'a finalement offerte à l'idiot du village qui l'avala d'un trait sans sourcilier. Après une visite express du bourg, nous passons par le cimetière (notre nouvelle passion), perché en bordure de falaise avec vue imprenable sur la vallée. À l'entrée, posés sur un toit, les omniprésents vautours nous souhaitent la bienvenue. Sur le muret opposé, là où la vue plonge, nous découvrons cette inscription sans appel gravée dans le marbre « *Voyez comme la nature est belle vue d'ici, et imaginez-là vue du ciel* ». À chacun de juger s'il s'agit d'un message d'espoir ou d'une invitation au suicide. Retour par le même chemin, même état de déshydratation à l'arrivée, mais choix plus judicieux pour y remédier, quoique Pascale persiste et signe dans les expériences culinaires et gustatives locales. Pas de chance car ici ils mangent des fourmis à gros cul grillées. Qu'importe, Madame en avalera trois. Ça ne doit pas être si bon car le paquet en contient une trentaine.



Nous repassons par San Gil avant de gagner les superbes cascades de Juan Curi nichées dans la jungle au milieu d'une végétation complètement délirante (ça devient une habitude), véritable forêt équatoriale. Le chemin suit les berges et le lit de la rivière, grimpe sur des échelles rudimentaires et glissantes, se hisse sur des rochers à l'aide de cordes, pour finalement déboucher successivement au pied de deux magnifiques cascades dont la plus haute se jette de cent quatre-vingts mètres.

TAGANGA

La route de San Gil à Bucamaranga comporte la plus longue série de virages en épingle à cheveux que l'on puisse imaginer et un dénivelé impressionnant. Pendant la moitié du voyage, d'environ trois heures, on ne fait que descendre le long d'un canyon spectaculaire en se demandant bien quand et où cette plongée vertigineuse s'arrêtera. La route de Bucamaranga à Santa Marta ne nous évoque rien d'autre qu'un bus de nuit frigorifié. A côté de Santa Marta, sur la côte caraïbe, se trouve le paisible village de Taganga, bien connu des touristes un peu roots pour son atmosphère détendue, la présence de petites plages plus ou moins tranquilles, ses pêcheurs remontant leurs filets depuis la plage, et la proximité de deux célèbres parcs nationaux, Tayrona et la Sierra Nevada de Santa Marta. C'est la suite du récit. En attendant, nous avons découvert avec masque et tuba les fonds marins de la baie en eau peu profonde. Je tiens à dire que ces deux objets subaquatiques avaient tout à fait leur place dans mon sac à dos car sous l'eau le défilé de poissons multicolores est somptueux.

On commence par la visite du parce Tayrona situé en bord de mer, abritant une jungle et de nombreuses plages où il est *a priori* très dangereux de se baigner. Deux Colombiens en voyage de noce dans la région nous prennent en stop et nous déposent quelques kilomètres plus loin, là où débutent les balades. La première est une petite boucle qui nous conduit, à travers la jungle, jusqu'à la côte où un mirador nous offre une vue générale du parc : littoral sauvage, plages balayées par des vagues puissantes et des courants violents, forêt tropicale. Quelques rencontres plus ou moins heureuses ponctuent notre escapade. Tout d'abord, l'attaque simultanée de deux individus ailés et les deux piqûres à l'épaule assez douloureuses qui s'ensuivent. Ne jamais s'approcher de trop près d'un trou servant d'abri à une colonie de fourmis volantes. Nous apercevons ensuite des petits singes à tête blanche (nom scientifique non garanti), espèce quasi endémique[8]. Viennent ensuite les *Jesus-Christ Lizards*, ces lézards ultra rapides à tête triangulaire relevée, dont l'observation nécessite une certaine vélocité[9].

[7] *Aussi appelé par ses rédacteurs « Guide du Petit Futé », allez savoir pourquoi ; ils ne l'ont sans doute jamais utilisé.*

[8] *Mono titi*

[9] *Lagarto jesus cristo (vidéo) (il suffit de cliquer)*

Tout autant que celle des crabes bleutés dont la capacité à filer dans leur terrier en un dixième de seconde est tout à fait édifiante. La suite de la balade est une traversée de la forêt en direction des plages. Des arbres immenses dressés au milieu de bruits étranges s'adonnent à une lutte végétale sans merci pour gagner la lumière. Les bruits bizarres sont soit des oiseaux, soit des insectes. Et en l'occurrence, à ce petit jeu, les cigales colombiennes anéantissent tous les espoirs que nous placions en la variété provençale. La colombienne a un gabarit de sumo, plus de coffre et donc plus de volume sonore. On doit frôler les quatre-vingts décibels. En observant les racines toujours impressionnantes du caoutchoutier, et en les suivant du regard vers la cime, nous tombons par hasard sur une troupe de singes marrons (nom scientifique non garanti), aux poils relativement long, d'allure soyeuse, avec une belle queue touffue, et une bonne tête rappelant l'orang-outang. Le chemin est très agréable, mais que de monde pour un endroit hautement préservé ; on se demande d'ailleurs d'où ils viennent. Arrivés sur les plages, nous retrouvons cette même côte sauvage où il est toujours aussi dangereux de se baigner, mis à part dans les piscines naturelles formées par la barrière de corail, et nous avons la réponse à la question précédente en découvrant plusieurs campements, des tentes, des hamacs, quelques paillotes, bars et restaurants. Les touristes viennent se masser dans des campements bordant la mer tel un groupe de Robinson modernes à l'instinct grégaire développé. Finalement, c'est plutôt un bel endroit, ultra fréquenté, mais où la réglementation en vigueur permet une protection et une conservation du site. Au retour, nous recroisons nos frères arboricoles poilus, complètement déchaînés et poussant d'horribles cris. Tout compte fait, au lieu d'orangs-outans, je pencherais bien pour des singes hurleurs[10]. Encore une lutte des mâles pour montrer et asseoir leur toute puissance. N'importe quoi !

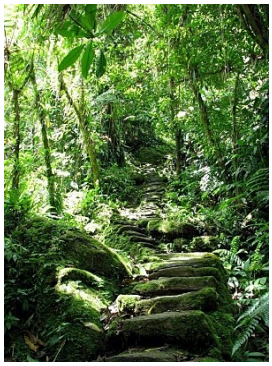
Sierra Nevada de Santa Marta

Et c'est parti pour six jours de randonnée dans le parc de la Sierra Nevada de Santa Marta à la recherche de la Ciudad Perdida. Comme tout le monde, nous passons par un tour-opérateur, en l'occurrence l'agence Turcol, pionnière dans la région et apparemment la seule à avoir véritablement l'autorisation de circuler dans le parc (les autres agences sont en quelque sorte sous-traitant). Même pour de grands baroudeurs, voici quelques bonnes raisons de passer par une agence. Tout d'abord, la région abrite encore des FARC, enfin ce qu'il en reste, mais on ne sait jamais avec des zozos pareils. D'autant plus que c'est grave la jungle et qu'il est assez aisé de se perdre malgré les sentiers. Outre les FARC et les sentiers, la forêt est peuplée d'indigènes, vivant presque en autarcie, suivant quasiment les mêmes traditions que leurs ancêtres arrivés ici vers l'an 500 et ayant réussi à survivre à l'invasion espagnole. Pour mieux connaître et respecter leur mode de vie, un guide peut s'avérer très utile. Enfin, beaucoup plus trivial mais détail pratique notable, l'idée de porter les provisions pendant six jours dans une jungle moite ne nous réjouit absolument pas. Notre petit groupe se compose de sept personnes (français, franco-colombien, norvégien, suisse et états-unien), d'un guide, d'un cuistot et d'une mule. Le « treck » consiste en un aller-retour du camp de base, un petit village proche de l'entrée de la *sierra*, jusqu'à la Ciudad Perdida. A l'entrée du parc, tout le monde descend du 4 x 4 pour une fouille des sacs par des militaires armés jusqu'aux dents. Ça veut dire qu'on est bien protégé et en sécurité, ou alors au contraire qu'il y a un danger potentiel, et si oui lequel ?

Après un petit repas de bienvenue, nous quittons le village et pénétrons au cœur du problème. Pendant toute la balade, nous marchons à travers une jungle épaisse, à la végétation totalement délirante, démesurée et singulière, stoppant de temps à autre pour une petite baignade, une photo, reprendre son souffle ou pour faire escale. Les repas concoctés par le cuistot sont excellents et variés, à faire baver d'envie le groupe avec qui nous partageons les bivouacs. Partage pas très équitable puisque nous arrivons toujours les premiers et que Beto, notre guide sans pitié, nous réserve systématiquement les meilleures places. Et pourquoi arrivons-nous toujours les premiers ? Parce que dans notre groupe, il n'y a pas de boulet, uniquement des bons marcheurs alliant rythme régulier et marche paisible.

De temps en temps, nous croisons des indigènes sur le chemin ou devant leur hutte. Drôle de rencontre, un peu

[10] *Mono aullador ou singe hurleur*



gênante ; en fait de rencontre c'est plus un contact furtif, sans véritable échange. Le guide nous explique leur mode de vie, leurs traditions, leur culture. Nous essayons d'imaginer le reste : vivre selon les mêmes rites et coutumes, isolés dans la jungle, coupés du reste du monde depuis 1500 ans. C'est épatant, beau, émouvant, et en même temps nous sommes là, à les regarder, les observer comme des bêtes de foire, forcément à les influencer et sans doute à modifier certains comportements. Quel dilemme : venir voir tant de splendeur, découvrir les traces d'une très vieille civilisation dont les descendants actuels perpétuent immuablement les gestes, et risquer d'en modifier certains ; ou alors s'interdire tout rapprochement pour les laisser coupés de notre société, et continuer à évoluer naturellement ? Quoi qu'il en soit, la petite séance photos d'une famille devant la hutte était de trop à mon goût, et avait des airs de promenade au zoo, bien que je trouve les photos très touchantes.

Dans la forêt, tout est surprenant : le nombre de plantes au mètre carré, la hauteur des arbres, la taille des feuilles, la quantité de moustiques, la forme des fleurs, la couleur des papillons, la multiplication des colonies de fourmis et la quantité de végétaux qu'elles transportent, la décomposition des feuilles, la beauté des torrents, des cascades ou des rivières, la splendeur des points de vue, les litres de sueur dans les montées, les baignades pour se rincer, et pour couronner le tout, après trois jours de marche et l'ascension d'un interminable escalier de 1200 marches en pierre, l'arrivée à la Ciudad Perdida. Pas de fouille cette fois, mais une présence militaire bien affirmée. L'ambiance est détendue : match de foot, discussion et photos avec les touristes. Pure prévention ou danger réel, il semble que les FARC[11] sévissent encore dans la région même si la dernière affaire d'enlèvement concernant des touristes remonte à 2004.

Nous découvrons une ancienne cité indigène, ayant dû abriter quelque deux mille quatre cents personnes, aujourd'hui abandonnée mais dont les vestiges en partie restaurés témoignent de la civilisation et de la culture indigènes. Deux cent quarante maisons construites en terrasses sur les flancs d'une montagne en forme de dorsale dont la partie plate et haute abritait le centre du village, la maison du chaman, celles des chefs de cérémonie, et la place des offrandes. Des maisons en bois et en palmes, il ne reste que les soubassements en pierres de forme ronde comme autant de petites placettes circulaires. C'est bien assez pour imaginer la masse d'efforts déployés pour en arriver là. De la cité il reste également l'ensemble des escaliers et des sentiers pavés permettant d'accéder au village, de desservir les maisons, et de relier les villages entre eux. Du haut de la cité, la vue est incroyable : devant nous les places circulaires en pierre, garnies d'une pelouse digne des meilleurs greens ; autour, des arbres magnifiques dont ces espèces de palmiers au feuillage improbable ; de part et d'autre, vallées et montagnes recouvertes de jungle impénétrable d'où dépassent par endroit les susdits palmiers ; derrière nous, ça grimpe encore vers une splendide et inaccessible cascade. On se sent tout petits, tout perdus de tout, admiratifs et fascinés par tant de beauté et d'ingéniosité. Ciudad Perdida[12] et Matchu Pitchu même combat. Comme le groupe marche bien, nous rentrons à Santa Marta en deux jours au lieu de trois.

Carthagène

On nous avait dit plein de choses sur Carthagène. « *Vous verrez, c'est super beau, c'est vraiment magnifique et en plus c'est trop joli.* » Eh bien c'était pas des conneries, et en plus c'est exactement comme ils disaient. Cette ville a une histoire incroyable entre sa colonisation espagnole et les tentatives de conquêtes britanniques, ses places fortes et sa résistance légendaire, son emplacement stratégique et sa configuration naturelle, les nombreux échanges commerciaux et la sinistre traite des esclaves, le pillage environnant des peuples indigènes et l'enrichissement des conquistadors. De tout ça, il reste de nombreuses traces, pas de simples vestiges, mais toute une veille ville à l'abri des remparts. Bon en fait c'est simple, on pourrait y tourner un film en costumes d'époques sans rien changer au décor et tout le monde n'y verrait que du feu.

[11] *Rapport du UNHCR sur la situation des FARC (il suffit de cliquer)*

[12] *Corazon del Mundo (il suffit de cliquer)*

Les rues sont une succession de magnifiques bâtisses, généralement à un étage, aux façades joyeusement colorées, aux portes énormes en bois serties de clous ciselés, et portant chacune un beau heurtoir. C'est devenu une habitude, mais ici encore plus qu'ailleurs, les maisons abritent d'admirables cours intérieures plantées d'arbres et de fleurs, entourées de colonnes soutenant un balcon desservant tout l'étage, et à l'ombre duquel on vient se reposer. En la matière les couvents de la ville font beaucoup mieux que les maisons. Egalement conçus autour d'un grand patio et pour certains reconvertis en hôtel de luxe, ils sont réellement splendides. Carthagène abrite de multiples églises dont la cathédrale vaut son pesant de lustres géants pendus au plafond, ainsi que de nombreuses places où il fait bon siroter un café frappé, assister à des danses folkloriques données en notre honneur de touriste, dégoter un petit souvenir artisanal du genre maillot de foot en nylon ou simplement observer la population locale. Mais il faut aussi savoir sortir des sentiers (battus en notre honneur de touriste) pour affronter une autre réalité, tout simplement la réalité, en allant flâner autour du marché bruyant et coloré, dans les rues populaires et assurément moins propres, là où les maisons défraîchies attendent un hypothétique ravalement de façade, là où les artisans travaillent dans de minuscules ateliers, là où l'on trouve le menu typique du jour avec sa soupe, son riz, son morceau de poulet, ses bananes plantains et sa boisson pour un euro cinquante, bref là où la ville n'est pas que le pays des Bisounours. Il paraît que Carthagène grouille d'endroits pour sortir, boire des coups, danser et faire la fête. Mais quand on voit comment s'habillent les touristes de notre hôtel pour sortir, quand on voit comment tout est organisé pour que le gringo se sente chez lui, on imagine la catégorie de population concernée par les bars de nuit et on préfère tout simplement se la jouer pantoufle sur la terrasse, dans la cour ou le dortoir de l'hôtel. Et c'est ainsi que nous émergeons tôt le matin. Et c'est ainsi que nous partîmes de bonne heure pour Playa Blanca.

Playa Blanca

Après une tentative désespérée de comprendre quel moyen de transport nous conseillait le très confus guide du « Gros Malin », nous choisîmes l'option populaire bon marché consistant à embarquer sur un petit ferry pouvant transporter deux cents personnes.

Le bateau nous promène dans un premier temps dans l'archipel del Rosario où l'eau turquoise abrite des îles plus ou moins minuscules, des maisons sur pilotis, des petites plages et autres criques paradisiaques. Une escale d'une heure dans l'une d'elle permet aux intéressés de visiter en option payante l'aquarium à requins et dauphins. Nous plongeons dans la mer pendant cette pause, et incontestablement la mer ressemble à un aquarium géant. En début d'après-midi, le ferry repart et nous débarque en face de Playa Blanca. Le billet aller-retour nous donne également droit à un repas en compagnie de tous les autres passagers derrière la plage, ainsi qu'à une heure de baignade et bronzage avant que le bateau ne reparte. Nous restons dormir sur place deux nuits, dans des hamacs installés sur la plage.

A partir de 16 heures, l'endroit se vide des touristes, des *lanchas* et des vendeurs. La plage est à nous et quelques autres ayant choisi l'option Robinson. Pas d'électricité, pas de bruit autre que celui du ressac et quelques bribes de conversations, des oiseaux, aboiements de chiens errants, la lune éclairant l'immense plage de sable blanc, si intensément qu'on y voit comme en plein jour, et au-dessus de laquelle viennent se pencher langoureusement quelques cocotiers. Le matin, calme absolu, vent nul, aucune ride ne vient troubler l'eau, moment idéal pour une exploration *snorkeling*[13] des coraux. Pas de doute possible, nous sommes en présence d'un magnifique et gigantesque aquarium naturel. Petit-déjeuner sur la plage pour se mettre en jambe, puis les activités s'enchaînent et se succèdent rapidement pendant deux jours : s'allonger, se chauffer au soleil, se baigner, abaisser la température du corps, se réhydrater, un peu de crème, s'allonger à nouveau, changer de côté, de temps en temps gagner l'ombre, refaire les mêmes gestes inlassablement, puis, sans trop forcer, visiter les environs le bout de la plage et la petite lagune. Beaucoup d'efforts sous un tel cagnard. Dimanche, la playa blanca est noire de monde et ce n'est pas un mauvais jeu de mots. Toutes les familles et groupes d'amis se concentrent sur la partie plantée de petites cabanes, chaises longues et pare-soleil, juste à la limite de notre campement. La presqu'île des Robinson devient le théâtre d'un pique-nique géant, un spectacle surprenant où la foule envahit progressivement l'endroit paisible et désert il y a quelques instants, où les canettes de bière n'ont de concurrence que les bouteilles de rhum, et où les glacières providentielles et bondées sont au centre du décor. Pas très discrets ces Colombiens, un peu grégaires, mais bel et bien vivants.

[13] *Le snorkeling permet d'observer les fonds marins en nageant à la surface de l'eau, en utilisant palme, masque et tuba (PMT).*

Mompox

Nous sommes arrivés à Mompox au terme de trois heures de car, une heure de minibus, une demi-heure de *lancha*[14] et une heure de taxi. Mompox, autrefois carrefour commercial important et troisième ville du pays, est un peu tombée dans l'oubli suite au changement de cours du Rio Magdalena qui place désormais la ville au milieu de trois bras de rivières, et l'isole des échanges marchands. Mompox vit depuis paisiblement, indolente et bercée par le cours du fleuve, abrutie par une chaleur accablante. La ville alterne des moments d'agitation dans la matinée, avant de s'endormir complètement pour une sieste imparable pendant laquelle les rues et places désertes évoquent des images de village mexicain écrasé par la chaleur. La vie reprend ses droits quelques heures plus tard, quand les ombres retrouvent une taille raisonnable, quand le soleil quitte son zénith auquel il semblait englué. Très fort l'astre, car sa descente est superbe, les couleurs qu'il nous offre sont magnifiques et son coucher sur l'autre berge du rio nous salue majestueusement.

Mompox, jolie et paisible ville coloniale, au charme suranné, aux façades usées. Mompox, on aime admirer ton architecture coloniale, tes églises colorées, tes places et ta rive plantée d'arbres sous lesquels il est indispensable de faire des pauses. On aime regarder tes vieux, tes pousses-pousses, tes charrettes, tes écoliers en uniforme. On aime adopter ton rythme paresseux. Mais Mompox, tu nous fais suer, tu nous fais transpirer, sans qu'aucun effort ne soit nécessaire. Alors on te quitte, un peu à regrets de ne pas avoir fait le tour de tes rivières en *lancha*, un peu à regret de ne pas assister à ta fête qui se prépare. L'Antioquia nous appelle, Santa Fe d'abord, Medellin ensuite.

Santa Fe de Antioquia

Santa Fe de Antioquia, à une heure trente de Medellin, est également une petite ville au charme colonial, un juste équilibre entre d'une part l'aspect paisible de ses ruelles, le farniente apparent ou réel émanant des habitants, le côté musée de son architecture, et d'autre part la vie animée d'un petit bourg dynamique : minots en partance pour l'école à l'allure joyeuse, terrasses déjà bien remplies de bon matin où les hommes sirotent le café solo ou con leche (certains sont déjà à la bière), marchands de souvenirs, d'artisanat et de spécialités culinaires, très avenants, population très souriante et disponible.

Bref, Santa Fe de Antioquia nous apparaît comme une bourgade agréable, située entre la tranquillité de Mompox et l'effervescence de Medellin. Une bonne transition avant de plonger dans la ville du fameux cartel[15] qui célèbre cette semaine, et c'est beaucoup moins dangereux, la fête des fleurs. C'est la plus grande fête de la région, voire même l'événement incontournable de l'année. Nous y étions, voilà de quoi il s'agit.

Medellin

L'origine et l'histoire de la fête étant très bien expliquées par d'autres[16] je vais vous parler de ce qu'on a vu, en l'occurrence, le grand défilé du vendredi. Un parcours de deux kilomètres et demi à travers les rues de la ville, des estrades payantes d'un côté largement sponsorisées où merchandising, *cervezas* et *aguardiente* abondent; de l'autre côté, nous avec cette masse populaire, tassés et comprimés par des retardataires qui voudraient bien nous piquer nos super places; et au milieu la rue, où vont se succéder pendant environ quatre heures, hommes, femmes et enfants, portant sur leurs épaules des compositions florales. Mais attention, pas n'importe lesquelles, de véritables oeuvres d'art regroupant des centaines voire des milliers de fleurs, et formant des bouquets géants, des plateaux floraux, des scènes de vie légendées d'une petite devise.

Bien entendu, toutes ces œuvres ont un poids et on a bien l'impression que plus c'est grand, complexe et pesant, plus c'est prestigieux. La chaleur aidant, beaucoup s'écroulent sous la charge de leur bouquet, ce qui ne manque pas de provoquer des hurlements d'encouragement de la foule *se puede, se puede !* Et quand le porteur remet enfin le fardeau sur son dos, les cris redoublent d'intensité, cris

[14] *Vedette à moteur permettant le transport fluvial des personnes*

[15] *Reportage vidéo sur Pablo Escobar et le cartel de Medellin (il suffit de cliquer)*

[16] *Histoire de la fête des fleurs (il suffit de cliquer)*

auxquels se joignent des tonnerres d'applaudissements. Et comme si ce véritable travail de forçat n'était pas suffisant, la foule lance des « *vuelta, vuelta* » afin de mieux admirer les *silletas*[17] ; petit jeu auquel se prêtent bien volontiers les protagonistes en négociant fièrement un laborieux 360°. De temps en temps passe une fanfare, des danseuses, une troupe déguisée et pour clôturer le défilé, policiers et militaires paradent dans leur plus bel apparat avec une petite touche florale pour adoucir leur prestation. Présence incongrue? En tous les cas, les Colombiens apprécient. La fête des fleurs c'est aussi une énorme exposition d'orchidées au jardin botanique où l'on découvre un nombre incroyable d'espèces et un nombre incroyable de visiteurs. On aime plutôt les orchidées sobres, bien qu'ayant des formes naturellement complexes. Les Colombiens raffolent des compositions florales monumentales, des natures mortes bien vivantes et des immenses bouquets kitsch.

Pour le reste de notre séjour, Medellin se révèle être une ville assez moderne et sans charme particulier. Toutes ces constructions assez récentes et disharmonieuses sont même plutôt moches, comme si autant d'architectes avaient décidé de se lâcher la main pour désunir leurs efforts et enlaidir la ville. Malgré tout, les habitants sont fiers de leur cité. Le *must* de Medellin se situe quelque part dans le métro au format RER, le seul du pays. C'est vrai qu'il fonctionne très bien (si la RTM pouvait s'en inspirer...), et qu'avec ses récentes connexions télécabines il permet de desservir de nombreux quartiers populaires haut perchés, autrefois enclavés et impénétrables (si la RTM pouvait s'en inspirer…). Seule la place Botéro donne envie de se poser, d'y passer un petit bout de temps pour observer les sculptures du maître local, les groupes de musique traditionnelle, les vendeurs de tout, les papis et mamies, bref la population locale. Le musée *d'Antioquia* est gratuit pendant la fête des fleurs ; encore une bonne occasion de compléter nos connaissances sur Botero et d'autres maîtres colombiens,

[17] *Les silletas [petites chaises], construites en bois, avec un dossier et deux poignées permettent de porter les compositions florales sur le dos, étaient utilisées à l'époque de la Colonie pour transporter des personnes dans les montagnes d'Antioquia.*

ainsi que de profiter de l'exposition Picasso intitulée « La suite Vollard » présentant une centaine de dessins de l'artiste.

Le soir, de nombreux concerts et autres spectacles sont joués en plein air, la plupart gratuitement. Sur la *Plazza Mayor*, nous voyons se succéder plusieurs groupes sur le thème « Boléro y Salsa ». Les Colombiens connaissent les paroles des chansons à succès ou des thèmes traditionnels. Dans certains cas, la ferveur populaire a du bon. Notre voisine et sa soeur entament la causette, puis l'apéro, et c'est finalement à coups *d'aguardente* que tout va se jouer ce soir. À la fin de la troisième bouteille, on est complètement cuits, mais elles ne veulent toujours pas nous lâcher. Heureusement, la pluie vient à notre secours, les concerts sont terminés et chacun rentre chez soi. Mais si on veut, il y a moyen d'aller passer un week-end dans la *finca* familiale. Merci pour l'invitation, mais 48 heures *d'aguardente* ça se refuse sans façon.

À part la fête des fleurs, Medellin a d'autres atouts. Les seins que la plupart des filles se font refaire de manière assez ostentatoire. Si l'on y prête attention, et rapidement il est difficile d'y faire abstraction, la chose est hallucinante puisqu'une fille sur deux passe sur le billard (d'après un sondage réalisé par nos soins auprès d'un échantillon tout à fait représentatif de la gent féminine). Et dans certains quartiers, où il est de bon ton de faire valoir ses arguments implantés, la proportion passe à 90 voire 100%. C'est le cas dans le quartier de la Zona Rosa, quartier des bars, restos, où les noctambules se pressent pour montrer gros 4x4, nouveau cabriolet, nouvelles prothèses, nouvelle poupée entièrement refaite ; quartier où les touristes en mal de fesses ont la belle vie ; quartier où l'on a rapidement bu un jus de fruits avant de s'enfuir. Non merci, très peu pour nous.

Pascale rentre en France, pas moi. Une dernière soirée à Medellin, un dernier concert de variétés colombiennes. Musicalement, c'est assez mauvais, mais la place est bondée, tout le monde chante et danse, ils adorent et finalement c'est plutôt bon. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait l'aller-retour à pied depuis l'hôtel car à part traverser le quartier des bars à putes et des rues désertes, je n'avais rien à gagner ne serait-ce une petite montée d'adrénaline made in Medellin. Mais puisque ça rime...

Agualdas Caldas et Salamina

Pour aller à Manizales, c'est simple. Soit vous prenez le bus direct, rapide et confortable qui suit la route principale. Soit vous choisissez comme moi le chemin des écoliers qui emprunte des pistes toutes plus défoncées les unes que les autres, dans un bus moins confortable et bien sûr moins rapide. À priori l'idée est saugrenue mais elle permet de découvrir de plus près la campagne et ses villages pittoresques. La première escale, après un fameux voyage usant à travers de somptueux paysages, s'intitule Agualdas Caldas.

C'est un petit bled bien perché coincé entre deux promontoires naturels, et autrement appelé le village dans les nuages, surnom judicieusement choisi. On ne vient pas ici par hasard, les touristes l'ont bien compris, c'est simple il n'y en a pas. Pourtant il existe de bonnes raisons de faire ce petit détour : la situation du village posé sur une large crête entre deux petits sommets d'où la vue est spectaculaire quand les nuages cèdent leur place ; les rues plongeant d'un sommet puis remontant vers l'autre, dont les pentes ont quelque chose de vertigineux ; la lumière du matin, et encore plus celle du soir quand elle flirte avec les nuages et vient s'écraser sur les façades des maisons. Mais ce qui me frappe et me plaît le plus ici, c'est le côté très très *campesinos* des habitants. Samedi, fin d'après-midi sur la place : quasiment que des hommes, quasiment que des chapeaux de cow-boy (on dit *sombrero* sans aucune ressemblance avec les fameux mexicains), beaucoup de moustaches, dans les bars ça picole gentiment, musique forte comme de bien entendu, club de billard bondé, gent masculine exclusivement. Où sont les femmes? À la maison pardi, au foyer, aux fourneaux, c'est la campagne je vous dis. Fin de journée, les jeeps et autres taxis 4x4 se remplissent pour ramener les moustachus dans les *fincas* isolées par les chemins boueux. Rendez-vous la semaine prochaine pour le grand festival international de musique et danse traditionnelle. C'est sûr, ça va être une belle fête, mais faudrait quand même qu'ils songent à ramener leurs femmes.

Le trajet d'Aguadas Caldas à Manizales comporte environ 126 kilomètres. On a mis environ six heures, escale à Salamina non comprise, mais panne de bus incluse. Depuis le temps que je l'attendais ; rien de bien grave, juste les freins qui collent et chauffent, préliminaires avant de lâcher (en pleine descente !?). La route est de plus en plus abîmée, le bus un peu moins confortable, normal on est à la campagne, chez les paysans, alors pas besoin qu'on leur fasse une belle route, ils ne diront rien. Pire, ils sont morts de rire, surtout quand ils vomissent. Je savais déjà que les Colombiens étaient des bons vivants, mais là c'est le summum, ils arrivent à vom'rire en même temps.

Salamina a comme un air de fête. Ce week-end, se tiennent les rencontres régionales des *bandas estudiantes*, c'est à dire les fanfares de jeunes, sortes d'orchestres philharmoniques à base de cuivres et percussions jouant d'horribles morceaux pseudo classiques de très mauvais goût. Et tout ceci est très sérieux puisqu'il y a une scène, du public et un jury devant lequel chaque groupe présente ses morceaux. Le public a répondu présent en réunissant tous les étudiants des autres *bandas* plus les Salaminiens en congé dominical. Je profite de tout ce beau monde pour tirer quelques portraits de vieux, en pleine fête de la jeunesse. C'est pratique les vieux pour les photos , ils ne bougent ni beaucoup ni trop vite. Et ce qui n'enlève rien à l'affaire, ils sont pour la plupart très photogéniques.

Manizales

Finalement, me voilà à Manizales, chef-lieu de la région de Caldas. La ville n'a pas grand intérêt, en tous les cas pas par la beauté de ses monuments ou son charme pittoresque. On vient à Manizales pour ses environs, en l'occurrence la zone caféière où de nombreuses *fincas* proposent une visite guidée de la production, et aussi pour le parc national de Los Nevados dont le sommet culmine à 5400 mètres, et que l'on peut approcher en une journée

sans aucune difficulté, moyennant l'aide d'un tour opérateur. Pour faire le malin, je choisis une autre option afin de randonner trois jours dans le parc à l'écart du circuit touristique classique. Le tour opérateur en question, très serviable, me dégote un petit vieux qui fera office de guide ; même service mais à un prix défiant toute concurrence. Après avoir fait le plein de provisions ensemble, rendez-vous est pris pour demain matin 3h30.

Il est à l'heure le bougre. Le taxi nous dépose à l'autre bout de la ville, en pleine nuit dans une rue déserte. Un homme passe, dissimulé sous un passe-montagne et un poncho, un parapluie à la main, accompagné d'un chien. Mon petit vieux et l'homme discutent le bout de gras comme de vieux copains. Arrive un autre gars, puis un motard livreur de journaux qui fait le plein de sucettes chez l'épicier dont le rideau vient de s'ouvrir. Il est 4h30. Café *tinto* pour tout le monde. D'autres arrivent encore, sortant d'on ne sait où, venant ici on ne sait pourquoi. Enfin, arrivent une *chiva*[18] géante et une jeep. Il est 5h30. Nous prendrons la jeep. Le temps de changer une roue et de faire tomber trois fois la voiture à cause d'un crick malveillant, nous voilà partis. Il est 6h00. Je comprends rapidement le pourquoi de ce lieu de rendez-vous incongru quand nous arrivons au bout de la rue, et que, sans transition, nous quittons la ville pour grimper sur une piste. La *chiva* géante nous suit avec à son bord des passagers, du matériel et sans doute des provisions. On n'a pas fait plus de trente kilomètres, mais ça a pris trois heures. Je ne savais pas qu'une voiture pouvait physiquement passer par une route aussi mauvaise. D'ailleurs, ce n'est plus une route mais un tas de cailloux et de trous disposés en long à travers la montagne. La piste dessert des *fincas*, et permet également de collecter le lait. Nous sommes les derniers à descendre, quelque part au milieu de nulle part. Et justement, au milieu de nulle part, à 3 500 mètres d'altitude, voici venir un VTTiste super équipé (sac à dos, duvet, tapis de sol, vêtements techniques), qui se trouve être un très bon ami de mon petit vieux. Dans ce paysage semi désertique, cette rencontre est des plus improbables, tout comme celle d'un militaire accompagné de sa fidèle mitraillette, et chargé de surveiller le secteur. Mais où est l'ennemi ? Je commence à me demander s'ils ne sont pas un peu paranos. Surtout que tout seul et étant donné l'étendue du domaine, c'est pas évident qu'il le trouve.

Nous chargeons les sacs à dos et suivons la piste qui continue doucement sa montée. Aujourd'hui Jairo a prévu une petite marche histoire de nous acclimater à l'altitude, avant d'attaquer la grosse étape de demain. Pour commencer, nous allons voir les fermiers et tenter de se faire servir un petit-déjeuner. Non seulement servi, mais aussi offert : *cafe con leche* en direct de la vache et beignets de maïs en direct de la marmite huileuse. Cette halte est l'occasion de découvrir l'intérieur d'une cuisine et de constater qu'elle ressemble à ce qui se faisait chez nous il y a quelques années en dehors des villes, c'est à dire une grande pièce pouvant accueillir les repas, encombrée d'un immense fourneau à bois faisant office de chauffage le soir et l'hiver (bien qu'ici les saisons ne soient pas bien distinctes). En échange de ce ravitaillement, le guide offre à tous les pensionnaires de la ferme, des biscuits et autres sucreries achetés ce matin à l'épicerie, nourriture providentielle dans un coin de montagne aussi isolé. Les pensionnaires en question profitent de cette belle journée ensoleillée pour opérer les bovins. Au début, je ne comprenais pas bien l'objet de la chirurgie. Une vache allongée sur le côté à qui l'on trifouille le bas ventre pour en extraire un truc sanguinolent, sorte de kyste géant. Quand la suivante est arrivée, j'ai tout de suite compris (ne me demandez pas comment j'ai fait), qu'il s'agissait de taureaux et que le kyste en question était une couille. Pas de chichi ni d'anesthésie locale, un coup de bistouri, une incision, une couille dépecée sur laquelle on tire, entortillant les canaux afin qu'il n'en reste plus un centimètre, un coup de bistouri pour sectionner le canal, et la couille finit sa course dans un seau où flotte déjà plusieurs paires. L'animal est libéré, magie de la chirurgie et métamorphose du taureau, il est devenu bœuf.

Ragaillardis par ce petit-déjeuner paysan et cette expérience délectable, nous reprenons la marche en direction de l'entrée du parc. Autour de nous, des montagnes, pâturages pour les plus douces, couvertes de neige pour les plus hautes, une végétation assez basse sans doute contrainte par le vent et la température nocturne, un petit air de steppe mongole, en tous les cas de grands espaces de tranquillité. Trois heures plus tard, nous posons les sacs à dos dans une pièce minable appartenant à une *finca* un peu délabrée, tenue par un jeune couple. Seuls quelques chevaux broutant aux alentours leur tiennent compagnie. A 3850 mètres et loin de tout, je me demande bien de quoi ils vivent et comment ils occupent leurs journées. Fin de la première étape, nous visitons les environs et constatons rapidement que ces confortables touradons sont propices à une sieste abritée du vent. Le coucher de soleil est magnifique, d'autant plus qu'il annonce l'heure du repas que nous partageons avec nos hôtes, dans la cuisine comme il se doit, pas bien loin du fourneau.

[18] *La chiva, est un petit bus multicolores utilisé pour les moyens transports, le plus souvent en milieu rural. Tout y est transporté, pèle-mèle : personnes, animaux, électro-ménager, provisions alimentaires...*

Réveil et lever matinal. Malgré la nuit et le froid, on n'est pas plus mal que sur les paillasses inconfortables. *Cafe con leche rapido*, nous quittons la ferme à l'aube évanescente. Ahiro m'annonce la couleur : aujourd'hui l'étape risque d'être un peu longue, un peu fatigante, et surtout le paysage risque d'être magnifique. Ahiro, tu ne pensais pas si bien dire, Ahiro tu es prophète en ton pays. Le chemin nous conduit doucement après quelques virages jusqu'à un plateau. Nous sommes à 4000 mètres mais le froid nous a vite abandonnés sous l'effet conjugué d'un réchauffement corporel dû à l'effort et du rayonnement solaire. Le plateau surplombe un lac aux couleurs changeantes et étincelantes, alimenté par les eaux des montagnes environnantes qui coulent et se rejoignent pour former un mini fleuve serpentant dans une sorte de mousse spongieuse, avant de se jeter doucement dans le grand bassin. D'ici, ça ressemble à une vue aérienne du fleuve Amazonie, à une très belle maquette vivante du cycle de l'eau.

Poursuivant le chemin sur le plateau, nous découvrons ce que je prenais de loin pour une forêt de cactus, mais en fait non. Méprise totale, méconnaissance du sujet, je suis confus. Ce sont des Frazilejones[19]. Je vous prie de m'excuser. Quoi qu'il en soit, ces plantes donnent un air vraiment singulier et sauvage au paysage, un air de bout du monde. Nous quittons le plateau pour suivre une crête escarpée après avoir longé d'autres lacs plus modestes, et entamons doucement la descente. Comme il fallait s'y attendre, la végétation reprend des couleurs, quelques oiseaux exotiques de type perruches vert fluo en quête de fruits à picorer virevoltent à nos côtés, les *fincas* réapparaissent et nous rendons visite à l'une d'entre elles.

Un énorme chien aux aboiements impressionnants nous accueille. En dehors de ça, il n'a pas l'air bien méchant. Tant mieux car son maître est absent et s'est toujours désagréable de se faire bouffer par un chien. Quelques cris, bien poussés par le guide, suffisent à rameuter le paysan parti biner son champ de patates de montagne. Après quelques échanges des plus courtois, et tandis qu'une grosse truie attirée par ma boîte de thon en tranches me passe sous le nez, nous repartons avec un litre de lait pour mélanger à nos céréales, trois kilos de fromage et un autre de sucre de canne. Ça me paraît beaucoup étant donné que nous sommes deux et que nous arrivons demain. Ahiro m'explique que ce fromage au lait de vache des montagnes est une tuerie et qu'il ramènera le reste chez lui, pour ses enfants qui adorent. Pas moi ! C'est juste du caoutchouc blanc hyper salé sans goût particulier. Pour neutraliser le sel, Ahiro englouti en même temps un bon morceau de sucre. Il fallait juste y penser.

A partir de la ferme, la descente devient beaucoup plus sportive d'autant plus que le guide, un peu fatigué (c'est rassurant !), décide d'expérimenter un nouvel itinéraire plus court mais beaucoup plus raide. Les *fincas* se multiplient, aubaine pour demander son chemin, la végétation s'éclate, les arbres grandissent, les cascades s'allongent, les rivières gonflent, la chaleur monte, la forêt se densifie, la descente n'en finit pas mais la pente devient plus douce tandis que les cailloux sur le chemin deviennent plus durs, au grand damn d'Ahiro dont les terribles bottes de randonnée en plastique lui molestent les pieds. Enfin, dix heures plus tard et environ 1700 mètres plus bas, nous posons les sacs à dos dans le jardin fleuri d'un centre de découverte nature ; endroit charmant à trois heures de marche du goudron et de l'électricité, où des lits confortables nous tendent les bras, mais où nous préférons dormir à la fraîche et à la dur dans le jardin, sous

[19] *Les frailejones (espeletia grandiflora) sont endémiques des steppes des Andes du nord. Ils poussent d'un centimètre par an environ et certains atteignent plus de 3 mètres. Le frailejon possède des feuilles épaisses et feutrées lui permettant de résister à la rigueur du climat. Il produit une grosse fleur jaunâtre.*

une sorte de kiosque à musique. Un bon bol de céréales et quelques étirements plus tard, nous repartons à l'assaut des sentiers caillouteux. Ahiro a de la bouillie dans les bottes, mais la marche pour rejoindre le fameux goudron est facile. Vers 13h00, une *chiva* géante nous emporte vers Pereira, ramassant au passage tous les collégiens des environs, la maîtresse du village et quelques ouvriers. Evidemment, nous débarquons à Pereira en plein « Carnaval del Adulto Mayor », au milieu d'un défilé costumé et musical. On dirait une fête de la Toussaint où les gens s'ennuient et ne sourient pas beaucoup. De toute façon, après trois jours au calme en pleine nature, cette grande ville aux airs misérables et faussement modernes n'est pas très convaincante.

Raison de plus pour partir. Le minibus est beaucoup plus persuasif, la route n'est pas mal non plus, doucement montagneuse, le long des cultures céréalières et caféières. Vers 18h00, nous sommes de retour à Manizales.

Ce matin, vendredi 14 août, avant-dernier jour colombien, je parle pour moi car pour le reste, la vie continue normalement, et j'en profite donc pour visiter une réserve naturelle située aux portes de la ville où il est, paraît-il, très aisé d'observer quantité d'oiseaux tropicaux.

Récupérer un laissez-passer, c'est fait ; trouver un taxi pour me conduire à l'entrée de la réserve, c'est fait ; expliquer le trajet au conducteur étant donné qu'il n'a jamais entendu parler de l'endroit, c'est fait ; quitter la route pour emprunter une piste boueuse, c'est fait ; me faire déposer quelques centaines de mètres plus loin par le chauffeur qui a peur de salir sa carrosserie, c'est fait ! Il ne me reste plus qu'à marcher une petite heure. Un garde m'attend à l'entrée dans cinq minutes, dommage. C'était sans compter sur la gentillesse des Colombiens et de cet ouvrier à moto qui se demandait ce qu'un gringo pouvait bien faire ici tout seul et qui me fit goûter les joies des dérapages contrôlés en deux roues. Pile à l'heure.

Le guide me fait faire le tour du propriétaire assorti de quelques explications. Je suis donc en mesure d'expliquer à mon tour l'histoire du site. Une grande partie de l'eau alimentant Manizales provient d'une source et d'une rivière locales, situées en l'occurrence exactement au cœur de la réserve. D'où l'idée qu'en préservant l'environnement à cet endroit on préservait aussi cette ressource naturelle providentielle, ce qui évite par exemple d'avoir ensuite à traiter l'eau avec un tas de produits au goût douteux. Putain, mais oui, c'est un raisonnement si simple, évident et efficient. C'est à se demander pourquoi les personnes « compétentes » n'agissent pas toujours de la sorte. La prévention plutôt que la répression, l'instruction plutôt que la correction, la préservation plutôt que la restauration. Grâce à cette politique, la réserve naturelle du Rio Blanco - notons qu'elle est située entre 2240 et 3700 mètres - abrite aujourd'hui une flore et une faune exceptionnelles, dont de nombreuses espèces d'oiseaux. Tout cela à une heure de marche du centre-ville, soit quinze minutes d'un taxi pas trop regardant sur la propreté[20].

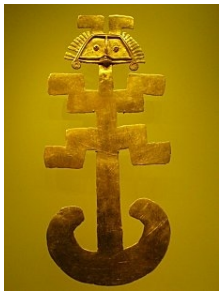
Le temps était un peu humide et couvert. Les volatiles se montraient peu et nous n'avons observé que cinq ou six spécimens. Mais le guide m'expliqua un tas de choses sur les plantes et l'histoire du lieu, avant de me conduire à une maison où des « buvoirs » accrochés au balcon attirent des dizaines de colibris, et offrent une observation très rapprochée de ces drôles d'oiseaux-mouches. En face de la maison, un ours égaré a été « recueilli » dans un enclos. Il fait un peu de peine à voir, tout seul dans son lit en filet. Heureusement qu'il conserve sa souplesse dorsale pour jouer avec son machin. Ahhhhhhhh… les plaisirs solitaires.

Nous redescendons ensuite jusqu'à l'entrée où je rencontre un ouvrier travaillant sur des ouvrages hydrauliques. Habituellement, ils restent environ deux semaines en mission dans les montagnes souvent froides et pluvieuses avant de redescendre en ville et en famille. Celui-là n'a pu attendre, un problème intestinal l'obligeant à faire un saut à l'hôpital. Il n'aura pas tout perdu puisque je repars demain et me débarrasse de quelques vêtements chauds.

Ah oui tiens, c'est vrai ça, c'est déjà la fin du voyage. Le bus de nuit quitte Manizales vers 22h00 et arrive à Bogota environ sept heures plus tard. Le temps de finir ma nuit dans le terminal, de filer en ville, d'avaler mon dernier petit-déjeuner, mes derniers *empanadas* et un jus de fruit (pas le dernier sans aucun doute), et le musée de l'or

[20] *Parc et réserves naturelles de Manizales (il suffit de cliquer)*

auquel Pascale a consacré quatre heures de visite samedi dernier, ouvre ses portes. Je ne tiens que trois heures car tout ce bling bling me monte à la tête. C'est qu'ils étaient coquets les indigènes avec leurs parures, boucles d'oreilles et de nez, colliers, bracelets… Heureusement que les conquistadors ont fait une belle sélection en s'appropriant une bonne partie de la collection, souvent pour faire fondre les objets et frapper leur monnaie. Mais au fait, il parle de quoi au juste ce musée de l'or ? Eh bien, oui assurément, mais pas que ! On y voit aussi des objets en terre, bois et pierre, et l'on y apprend un tas de choses passionnantes sur ces civilisations pour la plupart disparues, mais dont des descendances vivent encore aux quatre coins du pays avec, pour certains, des modes de vie assez proches de l'original.



Un petit pèlerinage dans le restaurant où nous découvrîmes *El Ajiaco* il y a plus d'un mois, puis les traditionnelles emplettes d'artisanat signant la liquidation du porte-monnaie et la fin du voyage, suivies d'un ultime tour en bus histoire de côtoyer une dernière fois population et transports locaux, me conduisent finalement à l'aéroport international El Dorado.

Il est trop tôt pour faire un bilan, et j'ai encore trop de choses à savourer. Une certitude, ce pays est bluffant et n'a rien à voir avec les idées sordides qu'on tente de nous dicter. En tous les cas pas celles d'un pays de terroristes où la kalachnikov pointe son canon à chaque coin de rue, où l'on vous dépouille et vous enlève sans autre forme de procès, et où l'assassinat gratuit est monnaie courante. Enfin si, tout cela est vrai. Mais les terroristes ne sont pas ceux que l'on croit. Les assassins ne sont pas ces quelques minorités contraintes de se cacher pour résister, mais l'oligarchie dirigeante et bien visible. Les criminels ne s'appellent pas guérilleros mais paramilitaires et agissent en toute impunité. Les victimes ne sont pas des touristes mais des indigènes et autres résistants qui souvent ne réclament rien d'autre qu'une terre pour vivre. Tout cela est bluffant bien sûr car les bons touristes que nous fûmes n'y virent que du feu, visitèrent pendant plus d'un mois un pays paisible, magnifique et joyeux, pensant que les conflits avaient cessé, que les méchants s'étaient assagis, alors qu'en fait il ne voyaient que ce qu'on voulait bien leur montrer. Et ce n'est qu'à leur retour, curieux d'en apprendre un peu plus sur ce pays qu'ils aimaient, que la triste vérité apparue.

Hasta la vista Colombia pour visiter ta face cachée y hasta siempre Colombia la lucha continua !

DES INFOS SUR LA RÉALITÉ COLOMBIENNE

A LIRE ABSOLUMENT :
Colombie, derrière le rideau de fumée. Histoire du terrorisme d'Etat (Hernando CALVO OSPINA)
Le Temps des Cerises éditeurs, mars 2008, 400 pages, 20 Euros
Site Internet de l'éditeur (il suffit de cliquer)

***A VOIR ABSOLUMENT** (il suffit de cliquer) :*
Colombie, Histoire du terrorisme d'État-1ère partie
Colombie, Histoire du terrorisme d'État-2ème partie
Colombie, Histoire du terrorisme d'État-3ème partie
Plan 2 Colombie : un plan de guerre contre le peuple
De nombreuses vidéos sur : Pantuana TV

UN PEU DE CUISINE

L'Ajiaco est LA spécialité de Bogotá, il se prépare de différentes façon mais généralement avec les mêmes ingrédients en proportions différentes. On peut simplement changer le poulet pour un morceau de viande.

Ingrédients :
16 tasses d'eau (on peut échanger 4 tasses d'eau pour 4 de lait)
500 gr de patate criollas, pelées et coupées en rondelles
1 Kg de patates paramunas, pelées et coupées en rondelles
750 gr de patates sabanerass, pelées et coupées en rondelles
1,5 Kg de poitrine de poulet (ou blanc de poulet)
4 maïs tendres, coupés en morceaux
3 oignons long
4 gousses d'ail
1 bouquet guascas (herbe aromatique de Bogotá)
1 bouquets de cilantro (autre herbe aromatique, ressemble à du persil avec le goût de la coriandre)
1,5 tasse de crème de lait
4 avocats, coupés
1 tasse de câpres
Sel et poivre

Préparation :
Mettre les poitrines, les patates, les oignons longs, sel et poivre à cuire dans l'eau et le lait. Mélanger régulièrement et laisser entre 45 min et 1 heure, jusqu'à ce que la viande et les patates soient cuites, qu'elles commencent à se morceler. Ensuite enlever le poulet et les oignons et mettre le maïs, qui ont été cuits préalablement, et conserver le tout à feu doux jusqu'à obtenir la texture souhaitée. On ajoute la guascas 5 minutes avant de servir. Juste avant de servir, remettre le poulet (il peut aussi se servir à coté) et servir comme une soupe avec le maïs, le poulet et le reste. Mettre dans un bol la crème et dans un autre les câpres. Chacun les ajoute dans son assiette à son goût. De même avec les avocats.